

Dupaty et l'Italie des voyageurs sensibles. Études réunies par JAN HERMAN, KRIS PEETERS et PAUL PELCKMANS. Amsterdam-New York, Rodopi, 2012. Un vol. de 278 p.

Ce volume réunit les actes d'un colloque qui s'est déroulé à Rome, à l'Academia Belgica, autour des *Lettres sur l'Italie en 1785* du président Dupaty, parues à la veille de la Révolution (1788), au lendemain de la mort de leur auteur.

La gravure du Vésuve en éruption reproduite sur la couverture synthétise parfaitement le projet et les thématiques de ce recueil. Il s'agit d'abord d'une explosion de facettes qui toutes reflètent, sous des points de vue différents, les aspects essentiels de l'œuvre de Dupaty : son esprit d'observation, son talent littéraire, son regard moral et, surtout, sa sensibilité. Comme dans un kaléidoscope, ces facettes, qui correspondent à une vingtaine d'articles sur des sujets divers, se recomposent pour fournir une image cohérente du rôle des *Lettres* de Dupaty en tant que modèle de récit de voyage « sensible » chez ses contemporains (qui l'imitent ou l'ignorent) et chez ses successeurs immédiats (qui en intègrent l'héritage et, en partie, le relancent à d'autres niveaux de compréhension). Nombreux sont en effet les essais consacrés à d'autres voyageurs, plus ou moins contemporains de Dupaty qui, tous, d'une manière ou d'une autre, lui sont redevables. Parmi ceux-ci, deux géants : Chateaubriand et Mme de Staël (Emmanuelle Tabet, « Des *Lettres sur l'Italie* de Dupaty au *Voyage en Italie* de Chateaubriand » et Paul Pelckmans, « *Corinne* et la mort »).

L'ensemble des contributions, riches et interdisciplinaires, contribue à mettre en évidence le rôle stratégique d'un *Voyage* qui se présentait, à l'époque, avec des accents inhabituels :

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle ; moi, j'en rapporterai des sentiments, des sensations et des idées (Dupaty, lettre CXIV).

En ce qui concerne les idées, on peut rappeler que le magistrat Dupaty (qui avait commencé, en 1770, un commentaire du *Dei delitti e delle pene* de Beccaria) voyage dans la péninsule pour y comparer les divers régimes politiques et judiciaires. Les questions pénales occupent une part importante de ses *Lettres* où il se montre attentif à une certaine modernité historique et sociale ; c'est bien lui qui, dans une épître de 1781 à Brissot, écrit : « On ne peut douter que les auteurs des trois quarts des crimes ne soient les lois et les institutions sociales ». Sa vision apparaît partielle et partielle, mais constitue un laboratoire inépuisable sur le plan des idées et des pratiques politiques et une tentative intéressante et originale de « sensibiliser » la question des réformes de la justice : souvent notre voyageur, plutôt que de décrire, s'efforce de toucher ; plutôt que d'arbitrer d'après les règles, essaie de juger par le sentiment (Laurence Macé, « Dupaty et les réformes italiennes » ; Mladen Kozul, « Dupaty et la politique »).

Idées, sensations, sentiments sont en effet strictement entrelacés dans le récit de Dupaty, comme dans les différentes contributions de ce volume ; je renonce donc à une analyse des différents articles, qui sont d'ailleurs très bien synthétisés par Jan Herman en clôture du recueil, pour m'arrêter sur quelques thématiques générales.

Virgile, dont le nom est mentionné à plusieurs reprises dans ce volume, introduit la question du rapport avec les classiques, incontournable dans tout récit de voyage sous l'Ancien Régime. Dupaty, comme ses prédécesseurs et ses contemporains, voyage sur les traces des Anciens (Sophie Guermès, « Poésie, nature, vérité : Bonstetten sur les traces de Virgile »). Le souvenir des auteurs influence ses méditations sur Tivoli, sur la Fontaine d'Égérie, sur le Vésuve ; ses itinéraires parcourent des espaces saturés d'histoire et de culture ; et, s'il emploie souvent les mots « errance », « errer », pour exprimer sa liberté de choisir sans condition où arrêter son regard, il ne recherche pas des endroits vierges de toute trace du passé et de la présence humaine. De ce point de vue, son attitude se rapproche plutôt du sensualisme de Condillac que des rêveries de Rousseau (Sylviane Leoni, « L'errance sensible de Dupaty »).

L'intérêt pour Virgile et pour les classiques latins qui anime Dupaty et beaucoup de ses contemporains, se double et se renforce, à partir des années soixante-dix, par celui des auteurs grecs

qui pousse quelques voyageurs plus entreprenants – tel le marquis de Foresta – à prolonger leurs explorations jusqu'en Sicile, terre inconnue et pittoresque, à la recherche des fantômes de la mythologie grecque (Giuseppina Tardanico, « Les *Lettres* du marquis de Foresta : un regard mélancolique sur la Sicile »).

En général, les ruines des grands monuments antiques ne sont plus considérées en tant que témoignages concrets de l'histoire, comme au début du XVIII^{ème} siècle, mais plutôt comme sujets à rêverie. Les ruines évoquent un passé que l'imagination se charge de représenter sous des formes inédites, intériorisées ou romancées : telles les évocations de Tivoli et de la campagne romaine qu'on trouve dans les récits de Dupaty, Chateaubriand, Mme de Staël et bien d'autres auteurs dont il est question dans ce volume (Catriona Seth, « Le Tivoli des âmes sensibles »).

L'approche de ces voyageurs encore fortement influencés par les antiquaires, les catalogues d'art, les itinéraires touristiques, se caractérise par l'exigence d'une vision nouvelle, qui s'exprime sous différentes manières, selon les époques, les situations et les caractères (Jean-Daniel Candaux, « Lalande et Dupaty en mains : Le *Voyage en Italie* du Genevois Jacques Le Fort » ; Margherita Breccia Fratadocchi, « Pour un tourisme durable *ante litteram*. L'*Itinerario italiano* et ses conseils, descriptions, outils pour tous les voyageurs en Italie » ; Valerio Cantafio Casamaggi, « Les Antiquaires, Une petite comédie et le "grand théâtre" d'Italie chez le Marquis de Sade » ; Sabine Verhulst, « L'itinéraire sensible d'un Brugeois éclairé : le Grand Tour d'André Jacopssen »).

L'importance et l'évolution de ce processus d'innovation dans la conception du voyage ressortent parfaitement grâce au riche choix de personnages, plus ou moins importants, plus ou moins proches de Dupaty, qui sont pris en considération dans ce volume. Parmi ceux-ci, il y a quelques artistes et quelques amateurs dont les récits de voyage permettent de mieux comprendre l'approche des voyageurs de cette époque aux œuvres d'art italiennes (Cécile Champy, « Un Grand Tour interrompu : le récit de voyage inédit du sculpteur Philippe-Laurent Roland » ; Irini Apostolu, « Dupaty et Creuzé de Lesser à la recherche des beaux-arts » ; Sébastien Chauffour, « L'émoi de l'artiste en voyage. Émotions et expériences sensibles d'un architecte en Italie d'après les journaux de voyage de Jean-Jacques Huvé », et aussi Giulia Savio, « Dupaty et Gênes : quelques réactions artistiques »).

L'exigence d'établir des catalogues d'œuvres d'art le plus possible exhaustifs, si fréquente dans les relations de la première moitié du siècle, cède donc la place à la description des émotions suscitées par quelques pièces ou par quelques monuments choisis ; on écoute le langage des ruines considérées dans leur contexte naturel, formant un même tableau avec le paysage et la végétation. La méditation sur les ruines entraîne nécessairement des réflexions sur les tombeaux, sur la mort et sur l'existence de l'homme (Jan Herman, « Les Années de Pèlerinage de Mme de Krüdener : *Valérie* et l'Italie » et « *Corinne* et la mort », déjà cité) : l'errance va de pair avec une quête de vérité et une soif de connaissance, donc avec l'idée qu'« il faut savoir errer pour sortir de l'erreur » (Leoni). Au fil des ans et avec l'affirmation du pouvoir de Napoléon, cette attitude contraste de plus en plus avec celle d'autres voyageurs animés par le sentiment progressif de la supériorité artistique de la France et de l'opportunité d'arracher les chefs-d'œuvre de leur contexte naturel pour les mettre à l'abri dans un musée français : sous cet aspect, les récits de certains voyageurs (Creuzé de Lesser, Roland) reflètent parfaitement les polémiques célèbres qui opposèrent Vivant Denon à Quatremère de Quincy.

D'autres éléments intéressants émergent de l'ensemble de ce recueil, par exemple la pratique, très répandue, des lettres factices et de la réécriture qui porte les récits de voyage à des résultats bien éloignés des notes ou des lettres originelles. L'architecte Huvé, en Italie dans les années 1773-1775, ne rédige son texte que trente ans plus tard, à partir d'annotations assez neutres ; son travail de réécriture s'oriente vers un rôle prépondérant du sujet qui exprime sa sensibilité et l'exigence de se présenter comme artiste donnant à son récit une pertinence qui le distingue des autres relations de voyage. La Princesse de Gonzague, en ne s'adressant plus directement à ses amis entre deux éditions successives, marque un passage significatif du récit épistolaire au journal intime (Stéphanie Burette, « Le voyage en Italie dans les *Lettres* de la princesse de Gonzague »).

Mais revenons au volcan de la couverture : cette image peut bien représenter l'explosion des multiples facettes évoquées par le récit de Dupaty et leur recomposition dans le feu d'artifice suggestif qu'est ce recueil ; mais, surtout, elle rappelle une allégorie qui s'est développée vers la fin du XIX^{ème} siècle et, plus précisément, à partir du voyage de Brydone dans le sud d'Italie en 1770 et de sa description de l'ascension de l'Etna. Le sommet aérien du volcan contrastant avec son gouffre enflammé évoque la limite entre enfer et paradis, fertilité et destruction, beauté et horreur : limite inexprimable, suggestion puissante de la nature qui communique à l'âme ce que les mots n'arrivent pas à exprimer :

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole ne sauraient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers (Dupaty, lettre C)

La leçon la plus profonde de Dupaty est bien celle qui nous invite à rechercher l'expression de l'indicible dans les profondeurs de la nature, dans les liens obscurs de l'âme humaine avec ce que les mythes, les mystères, les rites d'initiation de l'antiquité ont essayé de capturer mais n'ont pu exprimer que d'une façon voilée et allusive. Et j'invite le lecteur, une fois arrivé à la fin de ce volume, à s'arrêter sur les pages suggestives de la conclusion où Jan Hermann évoque et commente un passage sur les papyrus brûlés d'Herculanum. Dupaty sait bien que, pour dérouler et déchiffrer ces manuscrits, il faut une patience et une dextérité extrêmes et qu'un seul souffle peut effacer ces traces précieuses. Le livre de cendres rejoint le thème, qui parcourt toutes les argumentations autour des voyageurs « sensibles » dont il a été question, « de l'indicible de l'impression et de la nécessité et la possibilité de compléter les choses vues par l'imagination » (p. 266).

LETIZIA NORCI CAGIANO DE AZEVEDO